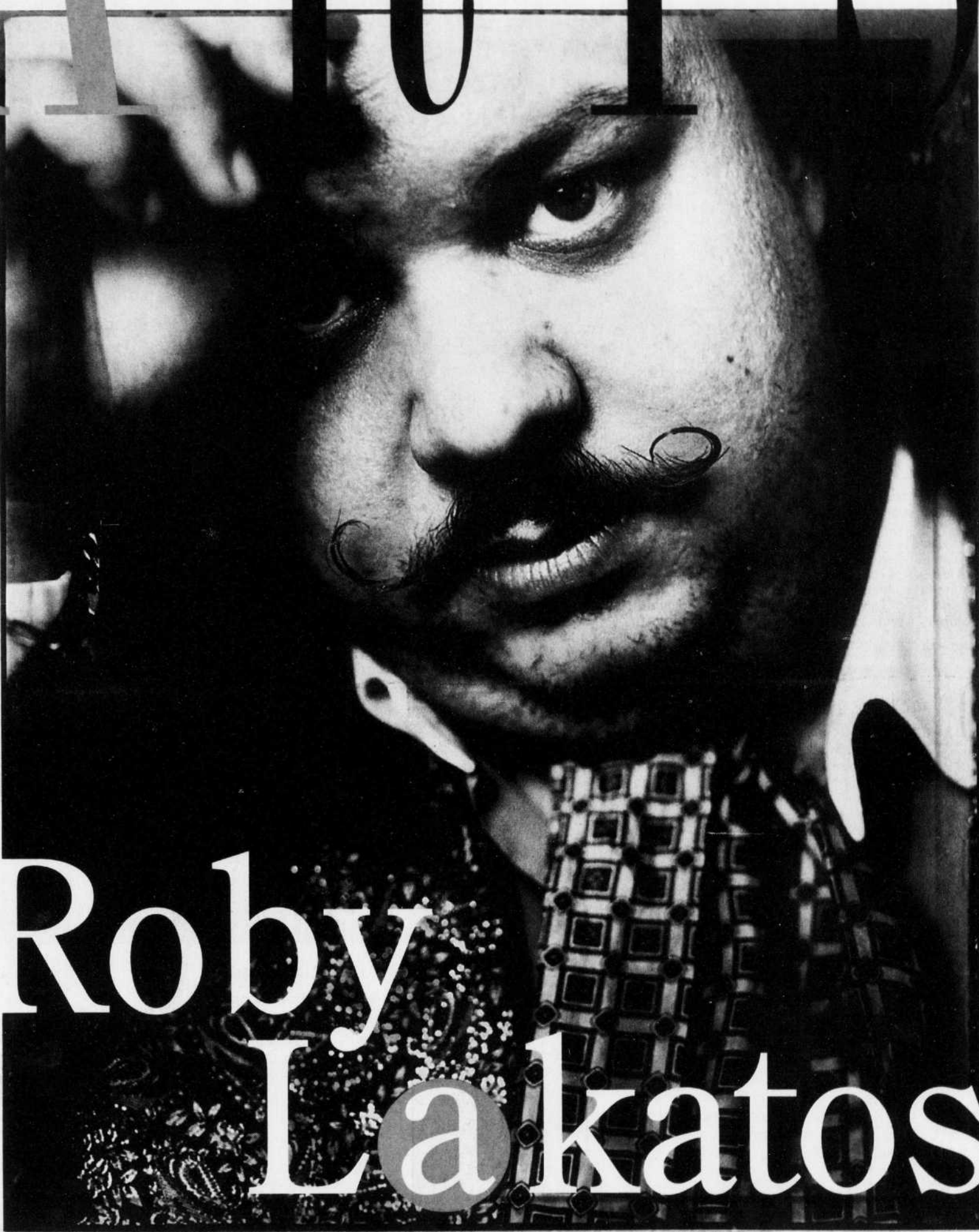


LES

## ARTS



SOURCE: FESTIVAL INTERNATIONAL DE LANAUDIÈRE

Roby  
Lakatos

Les dimanches de Lanaudière



VIES D'ARTISTE  
*Écrire et guérir*  
Page C 3

FESTIVALS  
*Québec en fête*  
Page C 6

FORMES  
*Jeux olympiques*  
Page C 8

*Théâtre*  
Page C 3  
*Cinéma*  
Page C 4  
*Disques*  
Page C 6

## Voyage sur un archet

L'archet à la main, Roby Lakatos fait voyager ses auditeurs à travers la Russie jusqu'en Hongrie, en passant par les cabarets de jazz où s'est produit Django Reinhardt, avant de remonter le temps jusqu'à Brahms, Strauss et Liszt.

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

Le violoniste hongrois Roby Lakatos, qui se produit le dimanche 15 juillet au Festival international de Lanaudière, de Joliette, n'a pas peur de mélanger les genres. Folklore gitan, jazz, musique classique sont ses trois sources, ses trois pôles d'inspiration. Et si son immense talent de violoniste lui permet aisément de maîtriser les trois, ses goûts de compositeur l'emmenent aussi à mêler tous ces genres sur de mêmes pièces. On l'entend d'ailleurs sur *The Bird in the Dust*, signée Lakatos, la première pièce du dernier album de la formation de l'artiste, intitulé *Live from Budapest*. Construite comme une symphonie, la pièce dure dix minutes et intègre les différents genres maîtrisés par l'artiste hongrois. «Le jazz et la musique tzigane ont ceci en commun que tous deux font une large place à l'improvisation», dit le musicien rondet à la moustache savamment frisée, joint à son domicile de Bruxelles, où il vit depuis quelques années.

VOIR PAGE C 2: LAKATOS

# LES ARTS

## LAKATOS

*Roby Lakatos est descendant d'une lignée de musiciens tziganes hongrois de sept générations*

SUITE DE LA PAGE C 1

Du classique, plus rigide, le groupe, qui joue ensemble depuis sept ans, tient cependant sa base rigoureuse. En entrevue, Lakatos rappelle d'ailleurs que les danses hongroises de Brahms, par exemple, qu'il a reprises sur son disque précédent, intitulé *Roby Lakatos and His Ensemble*, ont emprunté beaucoup, en dehors des thèmes, au répertoire tzigane.

Les deux disques de la formation sont d'ailleurs produits sous l'étiquette classique Gramophone, même si Roby Lakatos ne s'est pas gêné pour y intégrer des éléments très jazz, dont du Django Reinhardt ou une pièce intitulée *Mon pot' le gitan*, de Jacques Verrières et Marc Heyral, et même du pop, avec des adaptations de Loreena McKenneth ou de Charles Aznavour.

*«J'ai commencé à travailler dans ce style il y a quelques années, ajoute Lakatos en entrevue. Et je dois continuer à écrire comme cela.»*

Roby Lakatos est descendant d'une lignée de musiciens tziganes hongrois de sept générations. Au haut de cette pyramide, on trouve le violoniste virtuose Janos Bihari, qui a fréquenté Liszt et Beethoven aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Pour sa part, le père de Lakatos dirigeait un orchestre tzigane d'une douzaine de personnes, où son fils a joué dès l'âge de neuf ans. Au même moment, le jeune prodige poursuivait sa formation classique, au conservatoire où il a entamé des études à l'âge de cinq ans. Le violon, se souvient-il, lui faisait mal à l'épaule à cette époque, et l'enfant rêvait plutôt de devenir batteur. *«Au violon, il faut dépasser ce stade de la douleur»*, constate-t-il. À côté de sa formation classique, durant cette période, le jeune homme exploite les univers de la musique tzigane et du jazz. Plus tard, on l'a vu jouer avec Herbie Hancock et Stéphane Grappelli, et Roby Lakatos devrait d'ailleurs faire paraître un disque de jazz l'hiver prochain. Aujourd'hui, deux siècles plus tard après son ancêtre, Lakatos, virtuose du violon, offre ce style mélangé qui ne sacrifie en rien la technique.

Un style que les journalistes, en quête d'épithètes, ont déjà qualifié de *«fusion tzigane non orthodoxe»*.

Il y a quelques années, l'occasion s'est présentée de jouer sur une base régulière à Bruxelles, en Belgique, et le groupe de Roby Lakatos y vit encore, même si tous sont d'origine hongroise.

La musique tzigane, Lakatos constate d'ailleurs qu'elle a subi différentes influences, qu'elle a pris différentes couleurs selon l'endroit où elle a évolué. Ainsi les tziganes ont-ils créé le flamenco en Espagne. Et la musique tzigane hongroise se distingue de la musique tzigane russe. Car la musique tzigane hongroise, précise-t-il, n'est pas une musique slave mais reçoit plutôt ses influences d'Autriche, par exemple.

### Dimanches sous influences

Ce sera la première fois cet été que Roby Lakatos vient au Québec avec son ensemble. Au Festival international de Lanaudière, il sera en scène le dimanche après-midi du 15 juillet. Car le festival présente encore cette année un volet de spectacles chaque dimanche après-midi, mêlant les influences classiques au jazz et au populaire. Cette année, le volet populaire est plus important, reconnaît Lyne Dutremble, des relations publiques de l'événement.

Le 8 juillet, on entendra donc Marie-Denise Pelletier chanter des airs du tandem Kosma-Prévert. La chanteuse québécoise sera accompagnée de l'Orchestre symphonique de Laval, sous la direction de son chef, Jean-François Rivest. On prévoit faire entendre entre autres les chansons *Barbara*, *Les enfants qui s'aiment* et *Si tu t'imagines*, en plus d'œuvres pour orchestre de Satie, Ravel et Poulenc.

Le dimanche 22 juillet, c'est la chanteuse Sao, née aux Açores et élevée sur le Plateau Mont-Royal, qui s'exécutera au Festival de Lanaudière avec son répertoire de fado, cette musique traditionnelle portugaise que l'on qualifie de *«chant lyrique et nostalgique»*.

Le dimanche 29 juillet, ce sera au tour de l'ensemble canadien



L'ensemble Quartetto Gelato sera à l'amphithéâtre de Lanaudière le 29 juillet, à 14h.

SOURCE FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

Quartetto Gelato de se faire entendre. Réunissant Peter de Sot-

to, ténor jouant du violon et de la mandoline, Cynthia Steljes, au

hautbois et au cor anglais, Joseph Macerollo, à l'accordéon, et

George Meanwell, au violoncelle, à la guitare et à la mandoline, le quartette navigue dans un répertoire varié. On promet des airs d'opéra, des tangos et de la musique tzigane.

# FESTIVAL DE TROIS

*Au cœur des mots*

## Place à la littérature

### 11<sup>e</sup> ÉDITION

du 30 juillet au 27 août 2001

#### Lundi 30 juillet

**Rires et soupirs : L'HUMOUR au FÉMININ**  
Recherche et collage de Lucie Joubert  
Avec Sylvie Tremblay, Marie-Lise Pilote, Suzanne Champagne.  
Accompagnées au piano par Nadine Turbide  
Mise en lecture de Béatrice Picard



#### Lundi 6 août

**Promenade en proses «Dans l'univers de Reiner Maria Rilke et de Virginia Woolf»**  
Recherche, collage et mise en lecture de Marcel Pomerlo  
Avec Daniel Gadouas, Danny Gilmore, Monique Miller  
Accompagnés au piano par Érik Shoup



#### Lundi 13 août

**Dernières lettres de STALINGRAD...**  
Recherche, collage et mise en lecture de Marie-Louise Leblanc  
Avec Françoise Faucher, Marcel Pomerlo, Christian Bégin, Denis Trudel, Claude Gagnon



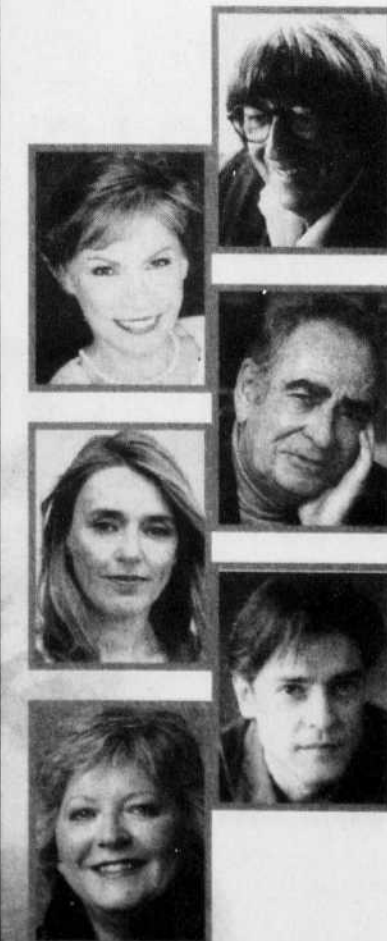
#### Lundi 20 août

**Clarice Lispector De BRÉSIL et de BRAÏSE**  
Texte et montage de Claire Varin  
Avec Élise Guilbault, Sophie Faucher, Daniel Thomas  
Mise en lecture de France Castel



#### Lundi 27 août

**Encore CINQ minutes**  
de Françoise Loranger  
Avec Monique Mercure, Guy Provost, Markita Boies, Michel Poirier  
Mise en lecture de Monique Duceppe



MAISON DES ARTS DE LAVAL • 1395, boul. de la Concorde ouest, Laval (Québec) • Métro Henri-Bourassa, autobus 35 ou 37

BILLETS EN VENTE / RÉSERVATIONS  
Maison des Arts de Laval (450) 667-2040  
Réseau Admission (514) 790-1245

Prix régulier: 19 \$  
Prix étudiants et aînés: 17 \$ (taxes incl.)  
Série abonnement: 25 % de réduction

Québec  
Ministère des Affaires culturelles et de la Mésologie  
Ministère de la Culture et des Communications

COOPÉRATIVE  
DES ARTS ET DE LA LETTRES  
DU QUÉBEC

Tourisme  
LAVAL

Media  
Presse

Alfred Dallaire

Alonzo LE DEVOIR

## LES ARTS

VIES D'ARTISTE

## Joël Des Rosiers, ou écrire et guérir

Ils sont écrivains, danseurs, musiciens. Ils sont aussi plongeurs, moniteurs, cascadeurs, médecins. Pour notre série de l'été, nous vous invitons à partager la double vie que doivent presque toujours mener les artistes qui décident de pratiquer leur art sans cesser de faire bouillir la marmite. Docteur Jekyll et Mister Hyde ont aussi un visage souriant.

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

Dans certaines traditions, en guise de médicaments, les chamans faisaient tremper des textes sacrés, des prières ou des poèmes dans une décoction choisie avant de la faire boire au patient. Le poème, le texte, était alors thérapie. Et dans la tradition védique de l'Inde du Sud, le nom d'une plante, le vétiver, qui est le titre du dernier recueil de poésie de l'écrivain et médecin psychiatre Joël Des Rosiers, est aussi un mantra.

«Je n'ai jamais vraiment pu dé-partager la médecine et la littérature», affirme Joël Des Rosiers, rencontré à la table d'un café de la rue Saint-Denis, à Montréal. Oh, bien sûr, la psychiatrie s'appuie de plus en plus sur la pharmacobiologie. Mais il ne faut pas, chez les malades, négliger la quête du sens. Et c'est là, dans cette quête de sens, que se trouve la littérature.

Et l'écrivain, Haïtien d'origine, y va d'une longue série de médecins qui ont aussi été de grands écrivains. Il cite d'abord Rabelais, ensuite Tchekhov, puis Céline, puis William Carlos Williams, Gottfried Benn, Arthur Conan Doyle ou encore André Breton, pour ne nommer que ceux-là. Plus près de nous, au Québec, on peut penser à Jacques Ferron ou au psychiatre Julien Bigras.

Au sujet de Breton, Joël Des Rosiers précise d'ailleurs que l'écrivain a été marqué par le discours délirant des traumatisés psychiques de la guerre de 1914-18. Plus tard, le médecin psychiatre — qui avait alors exploré, en tant qu'interne, l'association mentale par le truchement du délire de ses patients — a transposé cette démarche dans la littérature, fondant le surréalisme. Quant à Arthur Conan Doyle, il était ophthalmologiste, ce qui explique peut-être la présence de la loupe dans la vie de son célèbre personnage, Sherlock Holmes.

La maladie est un bon stimulant,



Pour l'écrivain et médecin psychiatre Joël Des Rosiers, «l'art fait par un médecin doit nous faire voir ce que le fiévreux voit et ce que les déprimés endurent».

dit Joël Des Rosiers, quand on est en assez bonne santé pour supporter l'intensité de cette stimulation. «L'art fait par un médecin doit nous faire voir ce que le fiévreux voit et ce que les déprimés endurent», dit-il. Or, les médecins, constate-t-il, ont une longue fréquentation de la souffrance et de la vie.

Aussi Joël Des Rosiers évoque-t-il à plusieurs reprises Frantz Fanon, psychiatre martiniquais révolutionnaire, auteur entre autres de l'ouvrage *Peau noire, masques blancs*, qui s'intéresse aux répercussions pathologiques du racisme sur l'inconscient. Ce même psychiatre écrivait, dans *Les Damnés de la Terre*, que le Tiers-Monde «attend que ceux qui l'ont maintenu en esclavage pendant des siècles [...] l'aident à réhabiliter l'homme, à faire triompher l'homme une fois pour toutes». Ici, les mots ont-ils le pouvoir de guérir les maux du monde?

Dans son recueil, *Vétiver*, Des Rosiers explique ce rapport entre les deux professions qu'il exerce.

«Ajouter la littérature à la médecine me contraignait / à rendre aux

hommes le don insidieux que j'avais reçu de leur souffrance», écrit-il.

En entrevue, il ajoute: «Dans l'écriture, il s'agit de faire percer cet indicible de l'horreur, des horreurs». En effet, dans la pratique de la médecine, il y a aussi beaucoup de compassion. Et c'est cette compassion qui peut mener un médecin à écrire. Présentement, Joël Des Rosiers travaille à un essai sur la mémoire traumatique, et plus précisément, et sur les séquences psychologiques de l'imaginaire de l'esclavage.

## Un grand-père mémorialiste

Aux origines de la vocation d'écrivain de Joël Des Rosiers, il y a son grand-père paternel, un mémorialiste, dans le pays d'origine, Haïti, que Joël a quitté alors qu'il était encore enfant, fuyant avec ses parents la dictature de François Duvalier. Le médecin se souvient des archives familiales que cet homme avait consignées dans de grands livres reliés, sur du papier importé de France.

Est-ce de cet homme que Joël Des Rosiers s'inspire, dans ces strophes de *Vétiver*, publié chez Triptyque: «Le père de mon père Dieudonné rédigeait alors le manuscrit / de plusieurs milliers de pages il fallait quatre bras vierges / pour le transporter après les funérailles de l'Amanthe / atteint de déraison il mit le blanc costume d'alpaga / dans la douleur d'amour s'allongea comme précepteur calmé d'amour et dit le mot extase il expira.»

De sa famille, il a aussi gardé un amour de la langue française, cette langue que les Antilles ont héritée d'Europe et qu'elles s'approprient passionnément aujourd'hui.

«Je me souviens, jeune, d'avoir été grondé en latin», dit-il. Et enfin, il tient de sa famille sa curiosité scientifique, qui le faisait par exemple observer pendant des heures, enfant, le fonctionnement de l'usine de distillation du vétiver, tenue par ses oncles maternels, où on transformait les racines de la plante en huile. «J'étais fasciné par les bielles, les chaudières, les alambics, dit-il, et, encore aujour-

d'hui, je suis un homme de gadgets.» La plante, les racines, se transformaient en huile essentielle par un processus mystérieux, une sorte d'alchimie.

Il y a donc, chez Des Rosiers, une fascination pour le fonctionnement des choses qui se transposent aussi dans ses textes. Aussi ces poèmes intègrent-ils de près la faune, la flore, l'anatomie, les énumérations des noms et prénoms. Les Haïtiens, dit-il, parlent un français tropicalisé.

Et l'exil, poursuit l'écrivain, peut commencer dans son propre pays. Joël Des Rosiers se rappelle ainsi de ce juge en chef de la Cour suprême qui, identifié comme un contestataire du régime duvaliériste, était surveillé jour et nuit dans sa propre résidence.

L'affection pour le vétiver aurait-elle donc valeur symbolique, cette plante ayant été transplantée de l'Inde aux Antilles par les colons, comme les cultures africaines se sont implantées en Amérique? Cette plante, poursuit Joël Des Rosiers, a été utilisée en Haï-

ti, à proximité des champs de canne à sucre parce que ses longues racines prévenaient l'érosion du sol. Des Haïtiens, Joël Des Rosiers dit qu'il sont des Euro-Africains vivant en Amérique. Rappelons aussi que dans la tradition indienne, le vétiver était connu pour ses vertus thérapeutiques, pouvant calmer la fièvre et l'asthme, pouvant aussi, disait-on, éloigner les mauvais esprits.

Dans l'œuvre de Des Rosiers, il y a aussi des naissances et des morts, du sang qui se répand, des guerres. Il y a donc la souffrance, qui arrive avec la vie. «Il songe à l'odyssée du sperme / dans son bassin oblong / ô femmes qui nous fîtes des enfants / aux trompes des vierges / charriant la nouvelle engeance / ondes vermeilles en sa chair amenue-sée / ou bien / les deux reins rongés aux hiles», écrivait Des Rosiers dans *Savanes*, un autre recueil de poésie publié chez Triptyque.

C'est de la vie, donc, dont le médecin touche toute l'ampleur du mystère, que naît aussi la littérature.

THÉÂTRE JEUNESSE

## Un radeau de la Méduse en pleine campagne

Le Théâtre de la Dame de cœur présente  
une odyssée rocambolesque sur fond de paradis coulant

## L'ÎLE AUX FROMAGES

Sur un scénario de José Babin, Richard Blackburn, René Charbonneau, Christine Deschênes, Christine Dupuis, Sylvain Gagon, Luc Labarre, Marc-André Roy,

Anne St-Denis, et Yves Simard. D'après une idée originale de Richard Blackburn. Directeur de production: René Charbonneau. Séquences vidéo: Marc Fournel. Représentation à compter de

21h. Une production du Théâtre de la Dame de cœur présentée à Upton jusqu'au 25 août. Relâche les lundis et mardis. Il faut prévoir 45 minutes pour revenir à Montréal. Durée: près de deux heures. Public visé: les familles et les enfants de plus de huit ans. Informations et réservations: (450) 549-5828, <www.damedecoeur.com> ou <tdc@ntic.qc.ca>.

MICHEL BÉLAIR  
LE DEVOIR

Quand on a vécu dans ce que l'on désigne sous le vocable à la fois flou et légèrement paternaliste de «région», on sait à quel point la culture est une denrée vitale qui n'a rien à voir avec les pédanteries de salon. Hors des grands centres, le «produit culturel» est une rareté. Hors des grands centres, point de salut. Et c'est très évidemment une des raisons qui expliquent, tout autant que les fermetures d'usine, l'exode des périphéries vers les grandes villes.

Cette introduction un peu grandiloquente visait tout simplement à souligner à quel point des initiatives comme celles du Théâtre de la Dame de cœur sont essentielles. Établie depuis un quart de siècle dans la région agricole d'Upton, presque à la frontière de la Montérégie et de l'Estrie, la bande de Richard Blackburn a réussi à créer un lieu unique, fortement en prise sur son milieu. Les gens du coin sont fiers de leur théâtre, en parlent facilement, abondamment. Après 25 ans d'implication culturelle en milieu rural, pas étonnant de voir surgir là un sentiment d'appartenance.

Il y a aussi que le Domaine de

la Dame de cœur, avec sa grange à décors, son moulin et son espace champêtre exceptionnel, est un endroit presque magique dans lequel les enfants se laissent couler avec plaisir. D'autant plus qu'on y investit dans une démarche théâtrale fondée sur la démesure, sur les possibilités et les contraintes que draine avec elles la technique exigeante des marionnettes géantes. Cette nouvelle *Île aux Fromages* ne fait sur-tout pas exception à la règle.

«L'Île aux Fromages est l'aboutissement d'une série de risques», comme le racontait Richard Blackburn avant le spectacle. *Un pari auquel ont participé, sur un calendrier de production de huit mois, des dizaines de créateurs appartenant à plusieurs disciplines différentes. Le résultat, tiré du néant, c'est cette odyssée tissée de filets blancs.* Il s'agit bien d'une odyssée en effet. Celle d'un navire de papier — aux dimensions théâtre-de-la-damedecoeur-resques, bien sûr — qu'il faut sans cesse colmater, occupé par une bande de rats soumise aux ordres de son dictateur de capitaine, seul maître à bord avant Dieu. Sur ce radeau de la Méduse de carton pâte, tout le monde est en train de crever de faim. Littéralement. C'est un «détail» important.

*L'Île aux Fromages* nous raconte en fait une histoire basée sur un scénario fascinant qui, malheureusement, ne consentira à se laisser saisir qu'à la toute fin du spectacle. Ce n'est que dans les cinq dernières minutes que l'on comprendra enfin le sens de cette traversée insensée à laquelle viennent se mêler une petite souris blanche, un immense pélican et quelques hallucinations visuelles du paradis perçu comme

un plateau de fromages coulants. Ce qui est un peu triste. Tout comme les projections vidéo d'ailleurs, qui ne sont pas très réussies, instables, floues. Et qui mettent en relief ces gros filets blancs dont parlait Richard Blackburn. Un peu trop même.

Car malgré ses aspects séduisants et ses trouvailles, *L'Île aux Fromages* est un spectacle qu'on souhaiterait plus ramassé. Sur-tout en première partie, alors que le déploiement technologique ne réussit pas à masquer le fait que l'action s'étire parfois inutilement, sans véritable surprise. Et que l'on se surprend à investir

plus dans la poursuite d'indices que dans le déroulement ronronnant du spectacle. A un point tel d'ailleurs qu'on peut en venir à se demander si tout cela ne s'explique pas par la faiblesse du scénario... ce qui n'est pas le cas, on le comprendra à la toute fin.

Par contre, lorsque le mystère nous est dévoilé enfin et que les éléments du puzzle tombent tous en place, l'effet est saisissant et la magie Dame de cœur opère à plein régime. Mais on ne peut s'empêcher de souligner qu'on aurait eu avantage à saupoudrer cet effet «poudre magique» tout au long du spectacle.



Un des rats d'équipage de *L'Île aux Fromages*, une production présentée au Théâtre de la Dame de cœur.

## THÉÂTRE LAC BROME

Saison Estivale • 22 juin au 25 août

AN ANGLOPHONE IS COMING TO DINNER  
Première mondiale de cet auteur québécois, George Rideout.

TRAVELS WITH MY AUNT

Par Graham Greene, adaptée by Giles Havergal.  
Un voyage fantastique, venez rire avec nous.

HANK WILLIAMS, THE SHOW HE NEVER GAVE

Une soirée avec une légende de «musique country» par Maynard Collins.

THE TURN OF THE SCREW

Par Henry James, adaptée par Jeffrey Hatcher. Une classique de la littérature anglaise.

A SEULEMENT 60 MINUTES À L'EST DU PONT CHAMPLAIN.

(450) 242-1396, 242-2270  
267 ch. Knowlton, Knowlton, Qc.  
www.cclacbrome.qc.ca/tlb

Présenté par  
GROUPE FINANCIER  
BANQUE ROYALE

ESSAYEZ UN THÉÂTRE ANGLAIS. GOÛTEZ LA DIFFÉRENCE



Eriq Ebouaney dans la peau de Lumumba et Alex Descas en Mobutu dans le film de Raoul Peck.

SOURCE REMSTAR

## Petit précis de décolonisation

### LUMUMBA

Réalisation: Raoul Peck. Scénario: Raoul Peck, Pascal Bonitzer. Avec Eriq Ebouaney, Alex Descas, Théophile Moussa Sowié, Maka Kotto, Dieudonné Kabongo, Mariam Kaba. Image: Bernard Lutic. Musique: Jean-Claude Petit.

### ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Certains films possèdent au premier chef une valeur historique et didactique. Ils servent à gommer les trous de l'histoire officielle, à témoigner. Tel est Lu-

mumba de Raoul Peck, une œuvre nécessaire et poignante qui remonte le cours, au début des années 60, de l'indépendance du Congo, alors arrachée aux Belges. Le premier ministre initial (élu démocratiquement) fut le jeune Patrice Lumumba, un homme intransigeant et idéaliste bien désireux de secouer l'ancien joug belge et bientôt appelé à faire face à la musique. De la sécession du Katanga aux soulèvements divers, sur fond de meurtres et de viols d'anciens colons belges, il eut droit à tout, à l'armée belge revenant en force, à l'ONU se mêlant à la fête, aux trahisons diverses. Tant et si bien que, tortu-

ré puis mis à mort avec deux compagnons, il fut sacrifié par les Belges et les Katangais. Assassinat politique, clame le film.

Lumumba avait-il une seule chance de s'en sortir? Le film rappelle que les Belges, à l'encontre des Français, n'avaient pas africanisé les cadres et les officiers. De quoi générer un total chaos, en l'absence de compétences locales capables de prendre la relève.

Lumumba se place du point de vue de son héros, épouse les angoisses de l'homme et les affres du politicien. Son bref destin à la tête d'un pays ingouvernable soulève aussi la question du rôle joué par Joseph Mobutu, l'ancien compa-

gnon de libération appelé à trahir et à monter sur un trône de dictateur.

Les belles images de l'Afrique ne sont jamais complaisantes et se mettent uniquement au service de l'action. Minutieusement, on suit avec Lumumba l'enchaînement des circonstances qui le portent d'une prison où les Belges l'ont écroué à la tête du nouveau Congo, puis à la solitude du pouvoir impossible jusqu'au sanglant dernier acte. Bonne musique, avec en prime une petite chansonnette rigolote et dansante. *Indépendance, cha cha*, qu'on aurait envie d'importer au Québec, histoire de se bideronner un peu avec «la cause».

Peut-on parler de film d'acteurs? Pas vraiment. Eriq Ebouaney dans la peau de Lumumba tient sa partie, parfois de façon émouvante, mais semble réciter ailleurs son texte. Alex Descas en Mobutu parvient davantage à faire passer chez son personnage une bonne volonté mêlée d'ambition, à le rendre à la fois traître et opportuniste, quoique pas entièrement corrompu au départ. Plusieurs acteurs secondaires possèdent un jeu un peu engoncé, mais le rythme incantatoire du film-récit emporte le spectateur et certaines scènes d'émeutes, de fuite, de violence sont saisissantes.

C'est tout le processus de la décolonisation qui se joue devant nos yeux à travers le destin de Lumumba. Le Congo est toujours un pays en détresse. Ailleurs, en Afrique ou sous d'autres méridiens du Tiers-Monde, de nouveaux Lumumba perdent pied à leur tour. Raoul Peck a exploré la négritude sous maintes formes, notamment dans *L'Homme sur les quais* et *Corps plongés*, mais aussi à travers plusieurs documentaires (dont un sur Lumumba). Il a choisi cette fois de tourner son film de façon très classique, sans effets de style indus, pour mieux demeurer collé à l'histoire terrible et fascinante qu'il raconte.

### Mille artistes au Mondial



SOURCE MONDIAL DES CULTURES

**VINGT.** C'est le nombre de bougies qui trônent sur le gâteau du Mondial des cultures. À sa vingtième édition, jusqu'au 15 juillet, mille artistes représentant les cultures du monde graviteront par Drummondville. Dimanche, l'humoriste et comédien Michel Mpambara animera la soirée *Les Grands Spectacles*, conviant le Brésil, la Pologne et Taïwan. Durant la semaine, Gildor Roy, Hart Rouge et le Grand Dérangement se succéderont. Sur la photo, la Soirée du Pacifique met en vedette Taïwan, le jeudi 12 juillet, à 21h. Renseignements: <www.mondialdescultures.com>.

### L'été de tous les secrets

#### À LA VERTICALE DE L'ÉTÉ

Réalisation et scénario: Tran Anh Hung. Avec Tran Nu Yen Khe, Nguyen Hhu Quynh, Ngo Quanh Hai, Le Khanh. Image: Mark Lee. Montage: Mario Battistel. Musique: Ton That Tiet. France-Allemagne-Vietnam, 2000, 112 minutes.

#### ANDRÉ LAVOIE

Il émane du nouveau film de Tran Anh Hung une telle quiétude et une telle douceur que les nuages menaçants venus obscurcir le destin de ces trois sœurs magnifiques de simplicité apparaissent comme de vulgaires intrus. En effet, après sa description impitoyable de la vie de misère d'une famille de Saigon à la merci de gangsters dans *Cyclo*, le cinéaste vietnamien effectue avec *À la verticale de l'été* un retour aux sources — d'autres diront un repli stratégique.

Une caméra amoureuse des acteurs qu'elle filme au plus près des visages, attentive aux silences, aux atmosphères, aux regards voilés, voilà qui n'est pas sans rappeler le coup de maître qu'a constitué *L'Odeur de la papaye verte*, son premier long métrage. Une fois de plus, dans une ambiance feutrée, l'existence s'écoule paisiblement, au rythme du travail, des rituels funéraires et des petits matins ensoleillés ou pluvieux sur des airs de Lou Reed ou de Velvet Underground. C'est au son de leur voix que s'éveillent Lien (Tran Nu Yen Khe) et son frère Hai (Ngo Quanh Hai), si proches et si complices que la jeune femme rêve de rencontrer un homme qui lui ressemblerait en tous points. Elle éprouve autant de tendresse pour ses deux sœurs, Suong (Nguyen Nhu Quynh) et Khanh (Le Khanh), la première mariée à un écrivain et l'autre, à un photographe.

Elles cultivent une image idéalisée de leurs parents aujourd'hui décédés, si unis dans l'amour qu'ils sont morts à un mois d'intervalle. Pourtant, quelques

doutes planent sur cette relation idyllique, des doutes rejaillissant bientôt sur les trois sœurs, surtout Suong et Khanh, forcées d'admettre le fossé de plus en plus profond qui se creuse entre elles et leur époux. Malheureusement, leurs soupçons seront confirmés tandis que Lien poursuit sa relation faite à la fois de non-dits et de fous rires avec son frère.

Sous le regard de Tran Anh Hung, la ville d'Hanoi devient un véritable refuge de paix, quasi irréel, là où se tissent avec simplicité des liens chaleureux et amicaux, ressemblant au Hong-Kong des années 60 de Wong Kar-wai dans *In The Mood for Love*. Le temps s'écoule et, entre deux fortes ondes, le soleil baigne les intérieurs d'une douce lumière. Tout cela pour dire que, malgré les drames qui ne manquent pas de poindre dans cette famille d'orphelins, le film affiche une magnifique composition visuelle doublée d'une profonde humanité émanant de tous les personnages, ni anges ni démons, peu bavards mais dont les gestes et le regard expriment tant. Ce contraste de pureté est d'autant plus saisissant après la violence et la symbolique un peu excessive de son film précédent.

Au centre de cet univers trône une fois de plus Tran Nu Yen Khe, qui fut la docile servante de *L'Odeur de la papaye verte* et la femme asservie de *Cyclo*, affichant toujours la même élégance et sur laquelle le temps ne semble avoir aucune emprise. Elle n'est pas étrangère à ce climat envoutant qui se dégage de cette œuvre admirable, toute en finesse, offrant beaucoup au regard mais dont le sens de certaines scènes prend plaisir à se dérober à notre rationalité. L'amour, conjugal ou adultère, y est traité avec une discrétion toute orientale, conjugué à une mise en scène où les gestes du quotidien (les rituels du matin, la préparation des repas, les confidences de femmes pendant la nuit) prennent une importance symbolique considérable.

Une fois de plus, grâce à Tran Anh Hung, les parfums et les couleurs du Vietnam viennent jusqu'à nous: on aurait tort de ne pas les saisir au passage.

C a h i e r s p é c i a l



Rentrée  
scolaire



août 2001

Tombée publicitaire  
le 10 août 2001

LE DEVOIR

LES ARTS

CINÉMA

# Hommage à Toto

Dans le cadre du Festival Juste pour rire, la Cinémathèque consacre une série au Charlot italien

MARTIN BILODEAU

Qui est Toto? Certains parlent d'un Buster Keaton italien, d'un Chaplin de la Botte ou d'un Stan Laurel napolitain. Toutes ces comparaisons sont vraies et fausses. Né Antonio Furst de Curtis Gagliardi Ducas Comneno di Bisanzio en 1898, Toto échappe à toutes les étiquettes et impose un personnage unique en soi, bien pourvu en parents, certes, mais qui découle, comme eux et sans souffrir de la comparaison, d'une école de l'humour enracinée dans la classe populaire.

Federico Fellini a découvert Toto au début des années 30 alors que ce dernier, encore inconnu du grand écran — qu'il ne prendra d'assaut qu'à la veille de la Deuxième Guerre mondiale —, divertissait la foule pendant les entractes au cinéma. Dans un entretien accordé au magazine *Star*, le réalisateur de *8 et demi* parlait d'une « apparition, d'un animal fantastique » et d'« une tête en argile, tombée de son socle et recomposée à la hâte avant le retour du sculpteur à qui on veut cacher la catastrophe ».

Selon la même source, son compatriote Dario Fo évoque pour sa part un « acteur rebelle au pathétique », un personnage d'« homme écrasé, humble, exclu de la société, [qui] essaie à travers une violence paradoxale, absurde, de retrouver un équilibre en face d'un pouvoir immobile et statique ».

Le survol de ce Toto anti-tatésque, que nous fait faire la Cinémathèque québécoise entre le 11 et le 29 juillet, comporte une quinzaine de longs métrages, une goutte d'eau dans une filmographie qui comporte près de 100 titres. Or l'échantillon semble fidèle aux descriptions de Fellini et Fo, même si les films ne sont pas toujours à la hauteur du personnage, ce que plusieurs ont dénoncé lors du décès de l'acteur, survenu en 1967.

Ainsi, bien qu'il mette en valeur le personnage et son style, *Hands Off Me* (11 et 12 juillet), réalisé en 1937 par Gero Zambuto, est une comédie assez insignifiante, inspirée de *The Kid*, de Chaplin, et centrée sur un personnage de vagabond à chapeau melon (Toto) qui, après avoir pris une jeune orpheline sous son aile, s'introduit dans la haute société romaine et s'y taille une place. *St. John the Baptist, Beheaded* (11 juillet), sorti trois ans plus tard, bénéficie à tout le moins d'un scénario construit et conséquent dans lequel Toto, en patriarche écrasé par son épouse et vénérant saint Jean-Baptiste, tente d'arranger le mariage de sa fille avec un allumeur de réverbères (une belle envolée poétique).

L'un des plus ardents défenseurs de Toto, le cinéaste Mario Monicelli, a réalisé avec lui sept films, dont *Le Pigeon* (15 et 27 juillet), considéré comme l'un des sommets de la comédie italienne. L'acteur de 60 ans y joue, avec brio et juste ce qu'il faut de folie douce dans le regard, le maître à penser d'un groupe de voleurs amateurs parmi lesquels on retrouve les très jeunes Marcello Mastroianni, Vittorio Gassman, Renato Salvatori ainsi que la lumineuse Claudia Cardinale. Bien que son personnage soit plus effacé dans ce film, Toto reste malgré tout le clou de ce divertissement haut de gamme qui l'ouvre à des perspectives de jeu que lui interdisait son personnage éponyme. En d'autres mots, *Le Pigeon* (1 soliti ignoti en



SOURCE CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

Avant de devenir une vedette du grand écran, celui qu'on nommait l'homme de caoutchouc en raison de sa gestuelle de contorsionniste était une vraie star du music-hall.

version originale) est à Toto ce que *Monsieur Verdoux* fut à Charlot. Du même Mario Monicelli, la Cinémathèque propose aussi *Laughs Of Joy* (18 et 28 juillet), d'après Moravia.

Avant de devenir une vedette du grand écran, celui qu'on nommait l'homme de caoutchouc en raison de sa gestuelle de contorsionniste était une vraie star du music-hall. Sa carrière au cinéma a vraiment pris son envol dans les années 50, dans des films qui formulaient un discours social qui convenait à son personnage de laissé-pour-compte. Si quelques cinéastes de grande classe se sont pris d'affection pour lui (parmi eux, Pier Paolo Pasolini, qui l'a fait jouer en 1965 dans *Hawks And Sparrows*, présenté les 22 et 29 juillet), la consécration de la critique est venue après sa mort. Ainsi, depuis le début des années 70, plus personne ne proteste lorsqu'une cinémathèque rend hommage à Toto. On préfère y courir.

pour lui (parmi eux, Pier Paolo Pasolini, qui l'a fait jouer en 1965 dans *Hawks And Sparrows*, présenté les 22 et 29 juillet), la consécration de la critique est venue après sa mort. Ainsi, depuis le début des années 70, plus personne ne proteste lorsqu'une cinémathèque rend hommage à Toto. On préfère y courir.

**HOMMAGE À TOTO**  
Cinémathèque québécoise  
Du 11 au 29 juillet  
Renseignements:  
(514) 842-9768

L'un des plus ardents défenseurs de Toto, le cinéaste Mario Monicelli, a réalisé avec lui sept films



SOURCE CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

Si quelques cinéastes de grande classe se sont pris d'affection pour Toto, la consécration de la critique est venue après sa mort.

TVA INTERNATIONAL présente

« Au-delà d'une approche ostensiblement picturale qui soigne particulièrement la couleur, la lumière et la composition, Tran Anh Hung s'adresse à tous les sens dans ce portrait de groupe subtil et hedoniste. »

PREMIÈRE

sélection officielle cannes 2000

**à la verticale de l'été**

avec tran anh hung • nhu quynh • lê khanh

un film de tran anh hung

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ

FAMOUS PLAYERS PARISIEN

SON DIGITAL

# Le salaire (minimum) de la peur

**SCARY MOVIE 2**  
Réalisation: Keenen Ivory Wayans. Scénario: Shawn Wayans, Marlon Wayans, Buddy Johnson. Avec Anna Fais, Marlon Wayans, Tim Curry, Tori Spelling, Chris Elliott. Image: Steven Berstein. Montage: Peter Teschner. Musique: Randy Spenlove. États-Unis, 2001, 82 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

La chose la plus effroyable à propos de *Scary Movie* fut sans aucun doute le succès commercial monstrueux que le film a obtenu l'été dernier. Évidemment, dans ce contexte, les suites sont aussi inévitables que les fantômes dans les châteaux en décrépitude, les assassins sanguinaires derrière les portes qui grincent et une panne d'électricité pendant l'orage, le tout martelé de quelques coups de tonnerre.

Le réalisateur Keenen Ivory Wayans n'allait pas s'arrêter en si bon chemin. Il a amené toute sa bande, gavée jusqu'à plus soif de *sitcoms*, de mais soufflé grasseux et de cinéma hollywoodien. Le croiriez-vous? Il a fallu sept scénaristes pour pondre, visiblement à la hâte, cette suite aux aventures moins cauchemardesques que scatologiques, tournant une fois de plus autour de la délicieuse Cindy Campbell (Anna Fais).

Alors que *Scary Movie* portait fidèlement son nom en ratissant assez large dans le champ des films d'horreur pour et avec adolescents prêts aux vêtements griffés, *Scary Movie 2* n'a d'autre choix que de puiser un peu plus creux dans le gigantesque bassin quelque peu nauséabond de la culture populaire américaine, se prêtant même à une ou deux blagues songées, vite noyées dans un torrent de vulgarités.

Cette fois-ci, les ami(e)s de Cindy, dont le survolté Shorty (Marlon Wayans) et la pas très délurée Alex (Tori Spelling, au secours!), se retrouvent sous la

coupe d'un machiavélique professeur (Tim Curry), conviés dans un château où, un an auparavant, les scénaristes ont eu la seule vraie bonne idée du film: une parodie de *The Exorcist*, encore plus insoutenable si on y avait ajouté l'option Odorama... Au cours de ce week-end d'expérimentations scientifiques, les choses vont tourner — ai-je besoin de vous le dire? — au grotesque, avec *Poltergeist*, *What Lies Beneath* et autres *Charlie's Angels* comme références culturelles incontournables.

*Scary Movie* se regardait, je l'avoue, avec un certain mélange de plaisir coupable, poussant jusqu'à l'absurde un genre, celui enfanté par Wes Craven et le scénariste Kevin Williamson, fortement contaminé par son obsession à citer n'importe quoi et son contraire tout en prétendant être vachement original. Manifestant (déjà!) des signes évidents d'épuisement, Keenen Ivory Wayans et ses acolytes préfèrent se réfugier, la plupart du temps, en bas de la ceinture de préférence, voire entre les lignes du seul livre qu'ils connaissent: le télé-horaire.

On aura un peu plus de chances de s'esclaffer à quelques occasions si le spectateur, jeune de préférence et pas trop exigeant sur la marchandise, a vu pratiquement tous les chefs-d'œuvre cités. Les autres se rabattront sur les flèches lancées en direction de la politique américaine où la robe tachée de Monica Lewinsky et le recomptage des votes en Floride lors de la dernière élection présidentielle constituent, dans le contexte, un véritable commentaire éditorial. Sinon, il faut avoir le cœur bien accroché pour contempler, entre autres insanités, les mauvaises manières de Chris Elliott en majordome de pacotille (l'odieux personnage survit à la fin, cela qui n'annonce rien de bon).

Au bout du compte, comme devant n'importe quel phénomène ectoplasmique, le mieux à faire, face à *Scary Movie 2*, est de prendre ses jambes à son cou.

**LA COMÉDIE #1 AU CANADA!**

« Deux fois plus de plaisir que dans le premier. »

« C'est exactement ce que le docteur a prescrit... une double dose de rires. »

**EDDIE MURPHY DR. DOLITTLE 2**

VERSION FRANÇAISE

CINÉMAS ANCIENS	FAMOUS PLAYERS	LES CINÉMAS	CINÉPLEX ODÉON
LE FORUM 22	MONTRÉAL	LANGELIER 6	LASALLE (Place)
LES CINÉMAS GUZZO	MÉGA-PLEX GUZZO	MÉGA-PLEX GUZZO	FAMOUS PLAYERS
PARADIS	JACQUES CARTIER 14	TASCHEREAU 18	COLOSSUS LAVAL
MÉGA-PLEX GUZZO	CINÉMA	CINÉPLEX ODÉON	CINÉPLEX ODÉON
PONT-VIAU 16	ST-EUSTACHE	ST-BRUNO	BOUCHERVILLE
LES CINÉMAS GUZZO	LES CINÉMAS GUZZO	CINÉPLEX ODÉON	CINÉPLEX ODÉON
TERREBONNE 8	STE-THERÈSE 6	CHATEAUGUAY ENCORE	CARRÉFOUR DORION
PLAZA DELSON	GALERIE ST-HYACINTHE	CAPITOL	CARRÉFOUR DU NORD
CINÉMA DE PARIS	PLAZA REPENTIGNY	ST-JEAN	ST-JÉRÔME
VALLEYFIELD	PLAZA REPENTIGNY	ST-BASILE	CINÉ-PARC
		ST-EUSTACHE	

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CINÉMAS ANCIENS	FAMOUS PLAYERS	LES CINÉMAS GUZZO	CINÉPLEX ODÉON
LE FORUM 22	COLISEE KIRKLAND 10	LACORDAIRE 11	LASALLE (Place)
CINÉPLEX ODÉON	CÔTE-DES-NEIGES	MÉGA-PLEX GUZZO	FAMOUS PLAYERS
CAVENDISH (Mail)	MONTREAL	TASCHEREAU 18	COLOSSUS LAVAL
	FAMOUS PLAYERS	MÉGA-PLEX GUZZO	CINÉMA FINE
	POINTE-CLAIRE	SPHERETECH 14	STE-ADELE

**À L'AFFICHE!** SON DIGITAL

LAISSEZ-PASSER REFUSÉS

**DITES ADIEU À LA PEUR**

JET LI BRIDGET FONDA

**KISS OF THE DRAGON**

VERSION ANGLAISE DE « LE BAISER DU DRAGON »

www.kissofthedragon.com

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CINÉMAS ANCIENS	FAMOUS PLAYERS	LES CINÉMAS GUZZO	CINÉPLEX ODÉON
LE FORUM 22	COLISEE KIRKLAND 10	LACORDAIRE 11	LASALLE (Place)
CINÉPLEX ODÉON	FAMOUS PLAYERS	MÉGA-PLEX GUZZO	FAMOUS PLAYERS
CÔTE-DES-NEIGES	MONTRÉAL	TASCHEREAU 18	COLOSSUS LAVAL
	FAMOUS PLAYERS	MÉGA-PLEX GUZZO	CINÉMA FINE
	POINTE-CLAIRE	SPHERETECH 14	STE-ADELE

**À L'AFFICHE!** LAISSEZ-PASSER REFUSÉS

**MÊMES PROBLÈMES UNE SOLUTION LA SOLIDARITÉ**

(514) 257-8711

1-888-234-8533

www.devpo.org

**DÉVELOPPEMENT ET PAIX**

Du même réalisateur que «MARIUS ET JEANNETTE»

**LA VILLE EST TRANQUILLE**

UN FILM DE ROBERT GUEDIGUIAN

ARIANE ASCARIDE • JEAN-PIERRE DARROUSSIN • GERARD MEYLAN

13

«coup de maître.» - Le Parisien

**le secret**

UN FILM DE VIRGINIE WAGON

AVEC ANNE COESENS MICHEL BOMPOIL • TONY TODD

16

FAMOUS PLAYERS PARISIEN

SON DIGITAL

eXCentris

**TOGETHER LA VILLE EST TRANQUILLE**

KIESLOWSKI COURTS MÉTRAGES INÉDITS LA FAUTE À VOLTAIRE

9.5 ADMISSION GÉNÉRALE / 6.5 ÉTUDIANT-ÂGE D'OR / 6.5 EN SEMAINE AVANT 18 H

3534 BOUL. ST-LAURENT / HORAIRES • INFOS: 514.847.2204 / WWW.EX-CENTRIS.COM

STATIONNEMENT: RUE MILTON • METRO: SHERBROOKE • ST-LAURENT

SON DIGITAL

Festival d'été de Québec

# Du blues dans la langue d'Homère

DAVID CANTIN

Après ses *Chansons nomades*, voilà qu'Angélique Ionatos aborde le versant plus tragique de la Méditerranée sur *D'un bleu très noir*. Un nouvel album où la douleur ainsi que les marques du destin refont surface, à l'image de la phase lunaire de cette quête lyrique exceptionnelle.

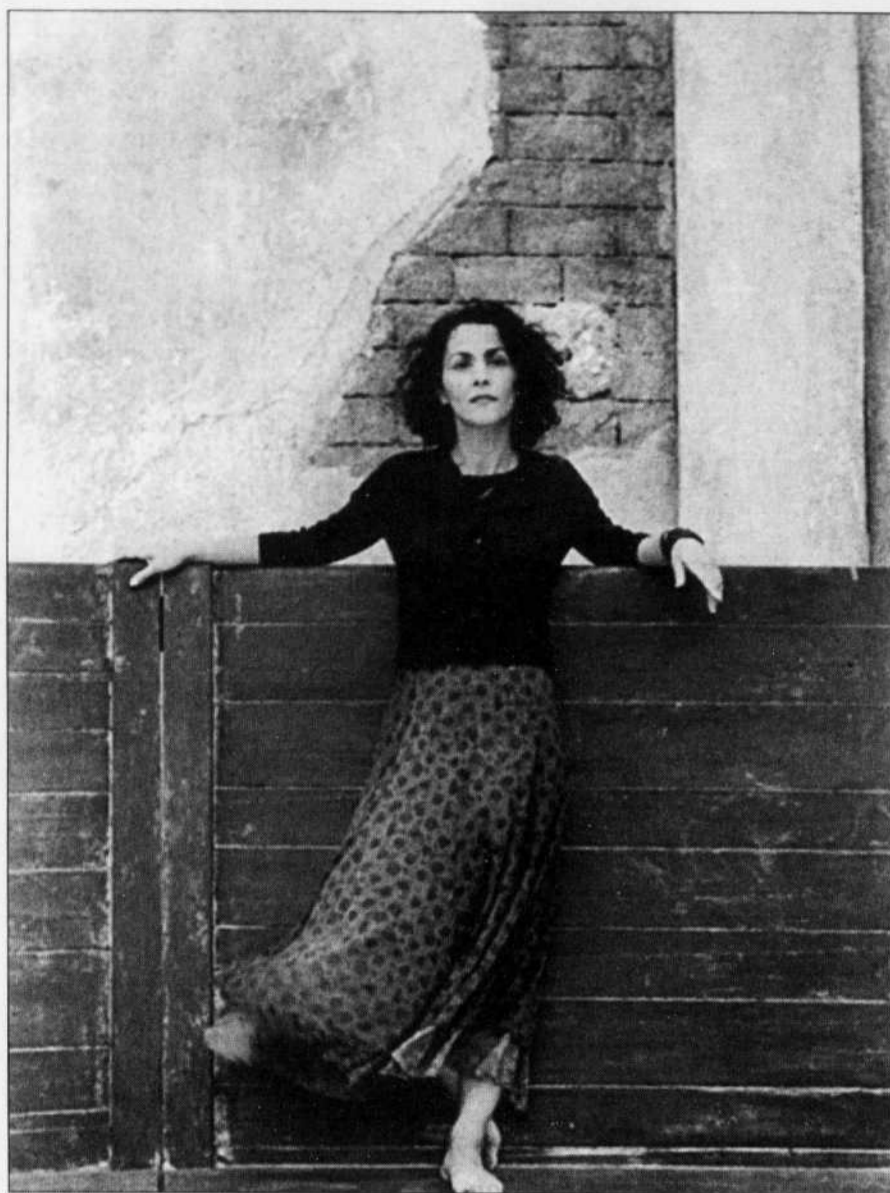
Ce mardi 10 juillet, le public du Festival d'été de Québec aura la chance d'entendre dans la cour du Séminaire ces pièces qui déploient toute la force d'une Grèce intérieure. Avec l'aide d'un quatuor peu banal, la voix grave d'Angélique Ionatos s'ouvrira à ce blues, plein de passion et de pudeur, qu'elle s'approprie.

La réputation d'Angélique Ionatos n'est plus à faire. Dès ses débuts en 1972, à l'âge de 18 ans, elle remporte le prestigieux Grand Prix du disque Charles-Cros avec *Résurrection*. Ce ne sera que le présage d'une aventure musicale qui mènera à terme des projets souvent ambitieux. La chanteuse née à Athènes se fera surtout connaître grâce à une voix d'une beauté intense, capable de défendre les mots de poètes tels Odysseus Elytis et Cavafy ou encore les compositions de Mikis Theodorakis.

À l'autre bout du fil, la grande dame demeure très simple et généreuse dans ses propos. «*Contrairement aux pièces du disque précédent, D'un bleu très noir est guidé par des émotions beaucoup plus sombres et douloureuses. Cette musique retourne davantage vers les origines du blues au sens large. Je ne parle pas, ici, du blues dans sa tradition purement américaine, mais plutôt de ce bleu dans l'âme. C'est quelque chose que je retrouve dans mes origines grecques.*»

Il y a aussi la présence de ces cinq femmes qui viennent, en quelque sorte, ponctuer ce voyage à travers certains contrastes mélancoliques: la Vierge Marie, prête à interroger le fardeau du Sauveur, Rosa Luxembourg, la rêveuse acharnée, Marie des brumes, la subversive, Sappho, la première auteure grecque à utiliser le «je» et enfin Alphonsina Storni, poétesse argentine qui, se sachant condamnée, se jettera à la mer. Pour Ionatos, est-ce que ces femmes possèdent quelque chose en commun? «*Je dirais, d'abord, qu'il s'agit de femmes tout à fait remarquables. Ensuite, qu'elles ont un côté très romantique. Je crois que cet élément, que je n'avais pas en tête au départ, apporte une unité au disque. Ce sont des mythes et des destins faits d'ombre et de lumière. A Buenos Aires, il existe une statue d'Alphonsina Storni qui fait face à la mer pour l'éternité. Un pareil symbole me touche énormément.*»

On découvre aussi, à l'écoute de *D'un bleu très noir*, une instrumentation qui ne cesse de surprendre. «*La participation d'un musicien de l'envergure de César Strosio a été déterminante. J'admire beaucoup cette manière, si subtile, avec laquelle il est capable de faire résonner le bandonéon. C'est, pour moi, une source d'inspiration. Je tenais à avoir des couleurs et des timbres, de connivence avec cette spontanéité ludique qui se dégage du blues. De plus, les sonorités d'un complice comme Henri Agnès me*



Angélique Ionatos

SOURCE FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC

rassurent toujours. Puis, le violon de Michael Nick et la clarinette de Bruno Sansalone ajoutent une diversité, de même qu'une profondeur ravissante, à l'enregistrement.» En concert, on aura droit, en grande partie, à l'ensemble du matériel de *D'un bleu très noir*, de même qu'à une chanson de Ferré et quelques surprises qu'Angélique Ionatos ne souhaite guère divulguer pour l'instant. Une invitation qui ne se refuse tout simplement pas.

## À voir ce week-end

Pour cette première longue fin de semaine du Festival d'été de Québec, il serait plutôt difficile de faire une liste exhaustive de ce qu'il y aura à découvrir sur les différentes scènes. Ce soir, c'est l'imprévisible Jean-Loup qui sera de la partie, avec Vénus 3 et les Funk A Fones, sur les plaines. Inspiré ou inégal, tout demeure possible lorsque notre John The Wolf est de la fête. Un peu plus

sage, Jean-Pierre Ferland aura aussi des choses à fredonner au parc de la Francophonie. En cas de pluie, il y a toujours le très populaire spectacle de Pierre Lalonde au Cabaret du Festival. Dimanche, autre scénario. D'abord, on mentionne la présence du violoncelliste hors pair Pieter Wispelwey en compagnie des Violons du Roy, sous la direction du Montréalais Yannick Nézet-Séguin, dans le cadre du volet classique. Pour les puristes du blues-rock américain, le *working class hero himself* George Thorogood et ses Destroyers pourraient très bien attirer une foule record sur la scène Bell. Au parc de la Francophonie, Claire Pelletier aura aussi une bonne part de fidèles pour la suivre dans son monde onirique. Dernière suggestion, on souligne la grande visite de John Hammond à la place Métro. Il offrira sa lecture, très séduisante, de quelques-unes des compositions du mythique Tom Waits. Un incontournable.

VITRINE DU DISQUE

## Pas moyen de faire le tour Delisle: faut traverser

CHANSON

LA TRAVERSÉE  
Céline Delisle  
Le Musicomptoir (Dep)

Les artistes téléphonent rarement eux-mêmes aux critiques. Z'ont des relationnistes pour faire tampon. Relayer, quoi. Ça permet au critique de ne pas avouer de vive voix à l'artiste qu'il n'a rien à cirer de son disque et à l'artiste en question de ne pas se le faire dire trop sèchement. Ça filtre, en attendant la cruelle recension dans le journal.

Céline Delisle, faiseuse de chansons du Plateau pas née de la dernière pluie, se contrefiche des usages en cours dans le milieu: elle téléphone aux critiques. De toute façon, elle n'a pas les moyens de faire autrement. Et même si elle en avait les moyens, les tampons, elle s'en tamponne. Dans le blanc du creux des oreilles, elle n'envoie jamais rien dire: ça sort comme ça sort, de personne à personne, et puis zut! Les premières fois qu'elle m'a eu au bout du fil, c'était avant son premier disque. Tout de go, elle m'avait servi son couplet autopublicitaire: elle chantait ses chansons depuis des années dans les cafés du Plateau, avec ceci de particulier qu'elle n'utilisait aucun micro, fallait absolument que j'aille voir ça. Une expérience i-nou-bli-a-ble, u-ni-que et in-com-pa-ra-ble, m'assurait-elle. Je laissais braire. Salopard comme un critique, je ne rendais pas les appels. Elle rappelait, pourtant. In-com-pa-ra-ble, bon! Dix fois? Elle m'écrivait, aussi. Et puis un jour, plus rien. Elle avait renoncé à moi.

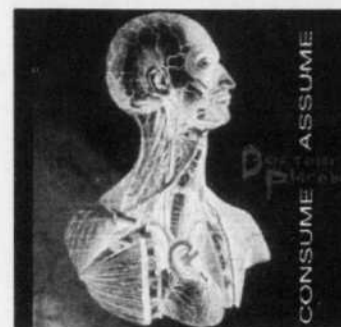
Mais il n'y avait pas que des salopards. Alors critique au *Voir*, Louise Dugas lui donna sa chance, alla la voir et la trouva inoubliable, unique et incomparable. Et formidable itou. Ah? D'autres critiques renchérirent.

Un premier album, produit à compte d'auteur, parut, tout le monde en dit du bien. Je l'ignorai, boudeur. Et il arriva que Céline Delisle chanta sur scène au Spectrum, en première partie de Richard Desjardins, qui avait lui aussi décidé de lui donner sa chance. Petit triomphe. J'étais là, pas le choix. Et n'en revenais pas de ma bêtise. C'était donc tout vrai. Inoubliable, unique et incomparable. Folle braque itou. Dangereusement drôle. Attachante. Vraie comme ça ne s'invente pas.

J'étais bien content qu'elle me téléphone la semaine dernière pour causer de son deuxième album qui ne se vend pas assez à son goût. Content d'être une de ses conquêtes. J'ai tout donné ce que j'ai là-dessus, m'a-t-elle dit. Je l'ai crue sur parole. De fait, je le savais déjà: ça s'entend sur le disque, paru chez Musicomptoir, l'étiquette des Colocs. C'est un disque extrême, dans le sens «sport extrême» du terme. De la chanson sans la moindre gêne, plus romantique qu'un *Titanic* dans *L'Unique Camarade*, engagée comme cent Che dans *Nabila* (au sujet d'une journaliste algérienne), carrément achalante de questions dans *Chercher la sortie*, drôle à faire la queue aux toilettes dans *La Bière tablette*. Cris d'extase, vocalises d'opéra, tendres mélodies, elle est capable de tout et ne s'en prive jamais. Céline Delisle est la plus irrépensible chanteuse au monde.

Pour tout dire, *La Traversée* est un disque éprouvant d'authenticité. L'écouter, c'est accepter que Céline Delisle s'installe dans votre système de son — et peut-être votre vie — avec toutes ses affaires. Les belles et les moins belles. Pour le meilleur et pour le pire. «*J'cherche un grand qui aura pas peur de moi*», chante-t-elle dans *La Bière tablette*. Elle m'a trouvé. Vous n'êtes pas à l'abri.

Sylvain Cormier



HARD CORE

CONSUME ASSUME  
Docteur Placebo  
(Kerozen/Local)

Depuis le temps qu'il est prêt — le lancement a été avorté il y a un an environ, en raison de problèmes logistiques —, *Consume assume* est finalement dans les bacs, distribué par Local Distribution. Pour le plus grand plaisir de l'amateur de hardcore, celui, en fait, qui apprécie le temps d'avant la lente transformation du hardcore vers une forme plus métallisée de la chose. Le hardcore de Docteur Placebo ne ressemble en rien au mur de son heavy que servent d'autres formations au nom du hardcore.

Deux basses malléables, des textures sonores qui rivalisent entre elles, le son de Docteur Placebo, si l'on tient compte uniquement de la double portion de basse, est plus proche de celui de No Means No que des locaux de Overbass. Docteur Placebo explore, mené par la voix rugueuse et puissante de Bertrand (ex-Flocons givrés). Il ne cherche pas à écraser sous un mur de sons mais à envouter par des sonorités riches, des références à l'Europe de l'Est, et un jeu fluide (malgré la mouture lourde) qui cherche avant tout à livrer une certaine forme de complexité, ce que plusieurs groupes n'arrivent plus à faire. Une très bonne nouvelle, que ce *Consume assume*. Typique du hardcore, Montréalais, au sens propre du terme.

Bernard Lamarche

POP ROCK

GWENWED

L'amour la haine les chats  
les automobiles  
(Proxennet/Local)

Voilà une pop-rock comme on voudrait en entendre plus souvent sur la scène locale. Des références multiples fusent de cet album qui n'a rien des clichés et des caricatures qu'on entend trop souvent sur la planète rock au Québec et qui puisent dans les vieux fantômes du rock de bar.

Un côté rétro se dégage de ce disque de 15 pièces, une facture qui, mais il y a beaucoup plus de l'imagination. À vrai dire, on ne tombe pas des nues à l'écoute de cet opus bien foutu mais, sans conteste, l'écriture des chansons est solide, la production impeccable, sans être trop propre. On préférera peut-être les pièces plus enlevées, comme *Gwen et les rats* ou *Amours et haines* à d'autres, moins portées sur la chose agitée. La raison en est bien simple. Bien que le groupe originaire de Rouyn-Noranda marche sur la voie d'une plus grande définition de son identité (tous n'y arrivent pas), c'est moins la voix du chanteur que sa manière d'allonger les syllabes, d'étirer la voix comme un léger râle, qui finit par gêner. En fait, on ne peut s'empêcher de penser que le gars chante comme un clone de Jean-Pierre Ferland (et ne répondez pas qu'il a la voix qu'il a; des manières de chanter, ça se travaille).

Cela dit, le disque a de la personnalité, à laquelle contribuent des collaborateurs de marque: Vincent Peake, chanteur de Groovy Aardvark, et le jazzman Charles Papisoff au sax baryton, sur *Les Poissons-Bombes*.

B. L.

VOIR PAGE C 7: VITRINE

## Métissages à saveur électronique

DAVID CANTIN

Depuis quelques années, le Festival d'été de Québec s'efforce de renouveler une programmation qui risque trop souvent de tourner autour des mêmes artistes, d'ici comme d'ailleurs. Certains diront qu'on verra encore une fois, lors de cette 34<sup>e</sup> édition, les Pelletier, Ferland, Lacaille et Brozman. Par contre, certaines séries se précèdent dans ce qu'elles souhaitent offrir de neuf au public de Québec. C'est le cas, notamment, du volet de nuit au bar spectacle D'Auteuil, à partir de 23h et à 1h30 jusqu'au 15 juillet. Pour l'ouverture vendredi, le duo autrichien dZihan & Kamien, en compagnie des Français de la Cosmik Connection, amorçait cette portion du festival. Des spectacles où l'imprévu ainsi que les découvertes sont à l'honneur.

L'an dernier, il fallait voir le nombre, parfois impressionnant, de spectateurs qui commentaient à faire la file, dès les environs de 20h, dans l'escalier du bar spectacle et plus loin jusqu'au milieu de la rue D'Auteuil afin de pouvoir entrer dans la petite salle. Impossible, donc, de se pointer vers les 23h pour terminer la nuit en musique. On refusait l'ac-

cess à bien des curieux car le D'Auteuil affichait très souvent complet peu de temps après l'ouverture des portes. Cette année, les organisateurs ont cru bon d'imposer un tarif raisonnable chaque soir. Est-ce que l'ambiance baissera d'un cran? Cela reste à confirmer. Néanmoins, on remarque plus que jamais deux lignes directrices qui ont sans doute eu des incidences sur le choix des artistes. D'une part, une forte propension en matière d'ethno-techno avec des noms comme Ekova, Bullfrog, Wimpe ou encore DJ Ram, qui viendra ponctuer plusieurs des échanges qui auront lieu au cours du festival. De l'autre, de la house *live* en compagnie de Soul Not Mind, New Deal, Nick Holder, Curtis et les Couch Potatoes.

### Collages et croisements

À quoi peut-on s'attendre, donc? Pour ce qui est de dZihan & Kamien, sans contredit le gros nom cette année, on doit d'abord comprendre qu'il s'agit d'une prestation de DJ avec tout ce que cela comporte comme limites. Toutefois, ce mélange d'électronica et d'influences des musiques issues des Balkans et de la Turquie pourrait très bien en étonner plusieurs si on pense à la réputa-

tion que le duo se taille présentement un peu partout à travers le monde. En ce qui concerne les Lyonnais de Cosmik Connection, on parle de «*jungle-dub-electro-jazz*» où l'éclectisme semble être la seule règle persistante.

Autre formation à surveiller, ce samedi soir cette fois, le dop\*pep\*gang\*er tente un croisement hybride entre certaines voies exploratoires du jazz et un bon nombre de nuances électroniques. On recommande également de suivre de près la première fin de semaine alors que la house *live* battra son plein avec des invités en provenance de l'Ontario (The New Deal) comme de la France (Curtis). Le son de Detroit resurgira, mais avec une touche nettement plus contemporaine. De la danse qui mérite d'être écoutée avant de porter un jugement trop sévère. Au Capitole, le 9 juillet, le trompettiste français Erik Truffaz sera accompagné sur scène du rappeur Nya et d'un quatuor qui injecte une forte dose d'électronique à un jazz des plus contagieux.

Amateurs de Saint-Germain, soyez prévenus! On aura aussi droit au retour d'Ekova, les 12 et 13 juillet, qui avaient fait très bonne figure l'année dernière. DJ Ram interviendra sans doute lors

du spectacle de flamenco de Tierra Negra, d'Allemagne, mais aussi le 13 juillet dans le cadre d'une prestation pour lequel on lui donne carte blanche.

En terminant, il ne faudrait surtout pas manquer la visite du Montréalais Freeworm, en fermeture, qui remonte aux sources du trip hop et du jungle pour concocter une techno des plus envoi-

vrantes. Une première à Québec. Pour sa grande soirée d'ouverture, le Festival d'été de Québec propose un programme double comme on en a rarement vu. D'abord, le retour très attendu de Manu Chao, qui interprétera des extraits de ses deux derniers albums. Voilà une prestation que plusieurs attendaient avec impatience. En deuxième partie, un dernier clin d'œil à l'œuvre d'André Fortin, en compagnie d'une pléiade d'artistes québécois sur la scène Bell des plaines d'Abraham. Autre option, cette fois au parc de la Francophonie, les voix célestes du groupe corse I Muvrini. Une polyphonie à la fois ancestrale et actuelle avec, en ouverture, l'accordéoniste malgache Régis Gizavo. On souligne également que la Fanfare Pourpou sera à la place Leclerc-Desjardins en après-midi. Un tourbillon d'excentricité et de savoir-faire!

Cahiers spécial

Rentrée

culturelle



août 2001

Tombée publicitaire  
le 17 août 2001

LE DEVOIR

## ARTS

DISQUES CLASSIQUES

## Ah! la beauté du son!



ARCHIVES LE DEVOIR

Renée Fleming

## FRANÇOIS TOUSIGNANT

## NIGHT SONGS

Gabriel Fauré: Clair de lune, Mandoline, Après un rêve, Soir, Nell; Claude Debussy: Beau soir, Mandoline, Apparitions, Chansons de Bilitis; Joseph Marx: Nocturne, Nachtgebet, Selige Nacht, Pierrot Dandy; Richard Strauss: Ruhe, meine Seele!, Schlechtes Wetter, Leises Lied, Leise Lieder, Cécilie; Serge Rachmaninov: Zdes khorosho (Il fait beau), V molchani nochi taynoy (Dans le silence de la nuit mystérieuse), Rechnaya Liliya (Le Nénuphar), Son (Sommeil), Eti letniye noch (Ces mystérieuses nuits d'été), Ne poy, Krasavitsa (Ô, ne me chante pas). Renée Fleming, soprano; Jean-Yves Thibaudet, piano. Decca 2894676972.

Ma passion pour Renée Fleming — l'artiste de haut mérite — et sa voix est secret de Polichinelle. J'ai beau résister, rien n'y fait, même pas la crainte que, succombant à l'écoute d'un nouveau disque, je me retrouve un peu déçu. C'est donc avec un doux mélange d'attentes et d'hésitations inquiètes que, tel un adolescent attendant un mot de sa douce, j'ai finalement installé le disque dans le lecteur.

L'idée thématique est intéressante: des mélodies qui traitent toutes de la nuit, ou qui s'y réfèrent plus ou moins explicitement. Bien des pages connues — les Fauré, Debussy et Strauss surtout — cohabitent avec des raretés. Le mélange gagne donc en piquant, stimulant la découverte d'un compositeur comme Joseph Marx (compositeur autrichien né à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et mort en 1964 et qui a longtemps exercé le métier de critique pour les gazettes viennoises. Le choix du répertoire permet aussi d'approfondir sa connaissance du corpus de mélodies écrites par Rachmaninov — et les amateurs de ce compositeur savent bien apprécier sa veine lyrique; ils seront bien contents de pouvoir les écouter. Vous voyez, je vous fait languir avant d'arriver au centre du propos: la musique.

Ah! encore la beauté du son, tant au piano qu'à la voix! Ce sens du style français si indescriptible! Fleming a l'air de juste infléchir la note avec ce maniérisme de salon requis dans Fauré — bien que la diction ne soit pas toujours impeccable, on retrouve ce que Fauré appelle: des mélodies chantées non pas par des voix fades, mais par des voix formées à l'opéra.

Cela a comme avantage que la palette expressive est autrement développée, et Fleming ne se gêne pas pour en user (sans jamais en abuser, un petit miracle). Thibaudet au piano s'en donne à cœur joie, que ce soit dans le cynisme de *Mandoline* ou dans le plus facile *Après un rêve*. Avec une cantatrice qui a une voix, le pianiste se permet d'avoir un son, superbement enregistré par les gens de Decca.

Voici donc ce qui n'aurait pu

être qu'un autre récital-concept et qui s'avère un disque vocal pensé à l'effet musical prime sur l'effet cutané de la vocalité. Bien des perspectives sont désormais changées tant ce genre d'interprétation apporte une nouvelle vision.

Un exemple tout *Après un rêve*, si galvaudé, qui devient une pièce profonde (ou du moins à laquelle on est prêt maintenant à accorder une certaine densité, voyez l'exploit du tandem).

Faire de la musique, c'est savoir trouver le ton idoine au compositeur. Debussy n'est pas Strauss. La différence est audible, justement et parfaitement réalisée. On flotte de vague en vague, réalisant, à la fin du programme, que cette «musique nocturne» est tout sauf endormante, refusant de se modeler sur le moule de la berceuse sirupeuse qui engourdit au sommeil. L'attention sensorielle prend le dessus et on se remet le disque.

Petite parenthèse conclusive si



vous voulez poursuivre l'expérience. Ce même duo a participé à la musique du film (actuellement sur les écrans) *Bride of the Wind*. Le réalisateur, Brice Beresford, présente un portrait d'Alma Mahler, née Schindler, qui malgré ses mariages successifs n'a jamais abandonné le nom du compositeur. Dans tout ce qui est proposé comme guimauve commerciale plus propre à dénaturer l'art qu'à le propulser se trouvent disséminés deux lieder de la célèbre Viennoise rendus par les mêmes interprètes, dont un très très beau (*Laute Sommernacht*, qui se trouve ici en bonne compagnie par le sujet) qui satisfiera bien des curieux.

**SCHUBERT - HOLZMAIR**  
Franz Schubert: Die schöne Müllerin (La Belle Meunière), cycle de 20 mélodies sur des poèmes de Wilhelm Müller, D. 795. Wolfgang Holzmaier, baryton; Imogen Cooper, piano. Philips 456 581-2.

Le baryton autrichien Wolfgang Holzmaier fait partie pour moi de ces chanteurs que le disque n'a jamais servis. Comme il n'a pas la plus belle des voix ni l'une des plus développées, l'enregistrement a le fâcheux défaut de ne pas trop servir sa principale qualité, à savoir son sens de la communication sentie d'un texte poétique et musical. Ce dernier enregistrement du cycle *La Belle Meunière*

déceptions et espoirs, tout cela se mêle avec une science consommée de la construction. Rien n'est abstrait dans cette conception. Elle sert de cheville ouvrière à l'avancement de l'histoire — donc du sentiment humain porté par la musique. Si le mot, ou le concept, comme vous voulez, de «cycle» prend une signification aussi forte que pertinente, c'est exactement dans ce genre d'interprétation qui nous accroche dès le départ.

Le premier lied est une belle mise en situation. Puis le drame commence et on redécouvre le génie de Schubert. Chaque lied a sa forme, parfois traditionnelle, parfois inventée de toutes pièces, parfois copiant les scènes d'opéra dans l'alternance entre «récitatif» et air. Comme chaque temps du «drame» est caractérisé, il s'inscrit tout naturellement non plus dans une succession de beaux moments musicaux mais dans une structure perceptible car psychologiquement sensible.

Mieux encore, Holzmaier, en artiste de haut mérite, sait transformer ses «faiblesses» en qualité. Ainsi, abstraction faite des belles rondeurs souples d'un Fischer-Dieskau par exemple, on entend ici *vraiment* un jeune homme un peu mal dégrossi, mais qui n'en a pas moins du cœur, à l'ouvrage comme au sentiment. Peut-être même est-ce là la voix du Schubert timide qui n'osait approcher les jeunes filles dont il s'entichait et qui a transcendé cette impuissance dans le potentiel musical. Ce que Holzmaier nous fait très bien sentir.

Un cycle de lieder est chose rare malgré tout. Quand on tombe sur un bon, et aussi bien fait, on chérit sans trop de réserve. Prise isolément, je me répète, chaque mélodie montrera des problèmes. Cherchez la clé ailleurs, c'est-à-dire dans l'ensemble, ce que Holzmaier et Cooper ont trouvé et nous offrent humblement avec succès, qui nous amène jusqu'au suicide du protagoniste, noyé dans son ruisseau consolateur. Et croyez-moi, on veut aussi se perdre dans cette musique.



## VITRINE

SUITE DE LA PAGE C 6

## ELECTRONIQUE

## PROFANE

Couch  
(Matador)

En voilà un groupe qui ne manque pas d'idées. Le rock instrumental de Couch ne se limite pas justement au rock. Ces musiciens de Munich puisent un peu partout, de l'électro-pop à l'échantillonnage discret, de l'inspiration très libre du jazz aux atmosphères planantes de l'ambient. Un tel mélange pourrait aussi donner des résultats quelconques, sauf que sur ce troisième album on a affaire à une formation des plus ingénieuses. Plutôt que de se perdre dans des zones trop confuses, la musique de Couch s'inspire essentiellement de puissantes lignes mélodiques. Sur les huit compositions de *Profane*, on remarque aussitôt cette quête inouïe de liberté. Certes, l'expérimentation n'est jamais gratuite. Après chaque écoute, des détails ressortent qui vont de l'intellect à l'émotionnel. Entre *Plan et Farbe*, on a droit à d'incroyables combinaisons chromatiques, des moments de vertiges insondables. On va des accords robustes des guitares aux rythmes furieux de la batterie. A chaque coin, une profusion de teintes, de textures et de sons électroniques. On passe facilement de la transparence à l'opacité sonore. De plus, on ne fait jamais fausse route en compagnie de ce quatuor. Il n'y a rien de bien difficile dans cette musique, seulement un pur désir de réinventer des schémas d'écriture complexe. L'amplitude atteinte surprend. Un rock élégant et déformant. On en raffole.

David Cantin

## MUSIQUES DU MONDE

## WEBEFOREME

Lagbaja  
(IndigDisc/PDSE)

Curieux phénomène que ce Lagbaja. Depuis 1994, l'énigmatique chanteur-saxophoniste du Nigeria se cache derrière un masque afin de ne pas dévoiler son identité à la lumière du jour. Empruntant aux traditions de l'ancienne tribu d'Egungun, il est devenu la voix sans visage du peuple africain. Dès qu'on découvre cet artiste hors pair, on ne peut que penser au grand Fela Kuti. Même fougue et même charisme dans cette façon de vivre la musique. On entre aussi dans un monde de revendications sociales qui évoque à la fois l'afrobeat, le juju, le funk, le jazz, le hip-hop, tout comme le highlife. Il y a deux facettes à Lagbaja: le musicien accompli et le personnage flamboyant. Dans la langue Yoruba, Lagbaja signifie quelqu'un de façon très générale. Il devient alors la voix du peuple, celui qui dénonce les injustices d'une démocratie douteuse. Saxophoniste redoutable, Lagbaja surprend grâce à des harmonies complexes et irrésistibles. Une dizaine de musiciens l'accompagnent dans ce voyage musical où tradition rime avec modernité. Un cri d'espoir, de même qu'un appel libérateur qui ne manque certainement pas d'âme. A voir le 11 juillet, au Festival d'été de Québec.

D. C.

**L'ÉTÉ 2001 AU DOMAINE Forget**  
Tous les concerts commencent à 20 h 30  
**LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE FORGET**  
23 JUIN AU 26 AOÛT 2001

**Mercredi, 11 juillet 25\$**  
François Carrier Trio + 1  
François Carrier, sax alto, Pierre Côté, basse, Michel Lambert, batterie, Steve Amiraault, piano

**Vendredi, 13 juillet 25\$**  
Les Ballets Jazz de Montréal  
Direction: Louis Robitaille  
Invité: Ricardo Cobo, guitare

**Samedi, 14 juillet 30\$**  
« Concert du cinquième anniversaire de la Salle François-Bernier » Les Violons du Roy  
Direction: Bernard Labadie

**Dimanche, 15 juillet**  
« et la fête continue »  
Porte ouverte de 11h à 15h  
Des activités gratuites pour toute la famille

**LES BRUNCHES-MUSIQUE**  
TOUS LES DIMANCHES DE 11H À 14H

**8 juillet** « À cause », L'Ensemble Bouffon  
Musique traditionnelle, d'Irlande, d'Écosse...

**15 juillet** « Fiebre », musique sud-américaine et tango  
Véronique Carrier, mezzo-soprano et Guy Bergeron, guitare

**BILLETTERIE**  
(418) 452-3535 ou 1-888-336-7438  
**PRIX SPÉCIAUX:**  
• Adultes 23 \$  
• Étudiants entre 13 et 20 ans 30% de rabais  
• Enfants de 12 ans et moins gratuits

**ABONNEMENT**  
10 billets de concert au choix de la programmation régulière du festival pour seulement 210 \$ taxes incluses, et bien plus encore.  
Fortrais HÉBERGEMENTS-CONCERT disponibles  
Visitez notre site [www.domaineforget.com](http://www.domaineforget.com)

Tina Modotti :  
Un Nouveau Regard

Collection 1923-1927

Conférence sur Tina Modotti  
le 19 juillet 2001 à 17 heures

**Du 3 au 21 Juillet 2001**  
ESPACIO MEXICO  
2055, rue Peel  
Montreal, Québec  
(514) 288-2502 ext 237

Heures d'ouverture :  
mardi au vendredi de 11h à 18h,  
samedi de 12h à 17 h  
Fermé : dimanche et lundi

50 ans de passion  
pour la musique...

Ce soir, à 20 h

## ORFORD EN FÊTE

ANDRÉ LAPLANTE EN RÉCITAL  
*J. Haydn* - Sonate en mi bémol, opus 49  
*F. Liszt* - Années de Pèlerinage "Italie" (extraits)  
*M. Ravel* - Oiseaux tristes et Le Gibier (extrait de Gaspard de la Nuit)  
*F. Schubert* - Fantaisie "Wanderer", D. 760

Vendredi 13 juillet, à 20 h

## ORFORD EN FÊTE

HOMMAGE À YULI TUROVSKY  
*J. Brahms* - Sonate pour violoncelle en fa majeur, opus 99  
*L.V. Beethoven* - Sonate pour violon en mi bémol majeur, opus 12/3  
*J. Brahms* - Quatuor avec piano en la majeur, opus 26  
William Preucil, violon - Terence Helmer, alto  
Janos Starker, violoncelle - Reiko Neriki, piano

## Escapade dans les Cantons-de-l'Est

Information sur hébergement et activités :  
Tourisme Memphémagog 1 800 267-2744



Autoroute 10, Sorties 115 et 118  
3165, chemin du Parc, Orford (Qc) J1X 7A2  
1 888 310-3665 • (819) 843-9871  
[www.arts-orford.org](http://www.arts-orford.org) • [arts.orford@sympatico.ca](mailto:arts.orford@sympatico.ca)



CHARLES-ANTOINE ROUYER

**T**oronto — Pour ou contre les Jeux olympiques? La question est sur toutes les lèvres dans la capitale ontarienne. Cette fièvre olympique ramènera sans doute nombre de Montréalais en arrière...

À Toronto, l'enjeu urbanistique est colossal. Imaginez plus de 400 hectares de friches industrielles (soit près de deux fois les 230 hectares du Vieux-Montréal), à 15 minutes à peine du quartier des affaires. Le site du Vieux-Port de Toronto, du remblais gagné sur le lac Ontario, n'a jamais connu l'expansion prévue.

Les coffres de la municipalité torontoise sont vides (à la suite, en partie, des années de vaches maigres fédérales des libéraux, des tours de vis sans fin des conservateurs provinciaux, dont leurs cadeaux empoisonnés lors de la fusion municipale et des échanges de responsabilités province-municipalité, sans parler des dépenses engagées pour réaliser la dite fusion). La Ville de Toronto voit donc dans cette candidature olympique un ballon d'oxygène pour financer la revitalisation de son secteur riverain, dont le Vieux-Port désert.

#### Toronto: la quêteuse olympique?

La Ville a déjà réussi à faire promettre 500 millions de dollars à chacun des deux autres paliers de gouvernement, soit un milliard. C'est peu en regard des États-Unis, qui réinvestissent sans compter dans la qualité de vie de leurs villes. Cela fait donc mal au cœur de voir Toronto, la capitale économique de l'un des sept pays les plus riches du monde (le G7), devoir aller parier sur les jeux du stade comme au casino pour arriver à se payer un urbanisme digne de ce nom, voire, qui sait, ne glaner à peine que les miettes.

D'ores et déjà, personne ne cache plus que le démantèlement prévu de l'autoroute urbaine Gardiner ne pourrait pas être réalisé avant 2008. Cela constituait pourtant une pierre angulaire de l'avant-projet olympique publié au printemps dernier, le rapport Fung (*Le Devoir*, page *Formes*, 3 et 4 juin 2000), évaluant la rentabilité d'un réaménagement du secteur riverain à l'horizon 2022, sur 20 ans.

Mais dès 2009, les dés seront jetés. Et quel serait le legs des Jeux olympiques à la Ville de Toronto? Les partisans du projet actuel invoqueraient que les JO amorceront la pompe des investissements dans le Vieux-Port. Les sols seront décontaminés (par les deniers publics). L'embouchure de la rivière Don retrouvera son cours normal, un méandre dans une zone humide. Ce marécage (et une digue) jouera le rôle de trop-plein, rendant une plaine inondable voisine constructible permettant d'accueillir le village des médias, souligne Leslie Woo, architecte et urbaniste, responsable du design et de l'aménagement pour le bureau de la candidature torontoise aux J.O.

#### La charrue devant les bœufs

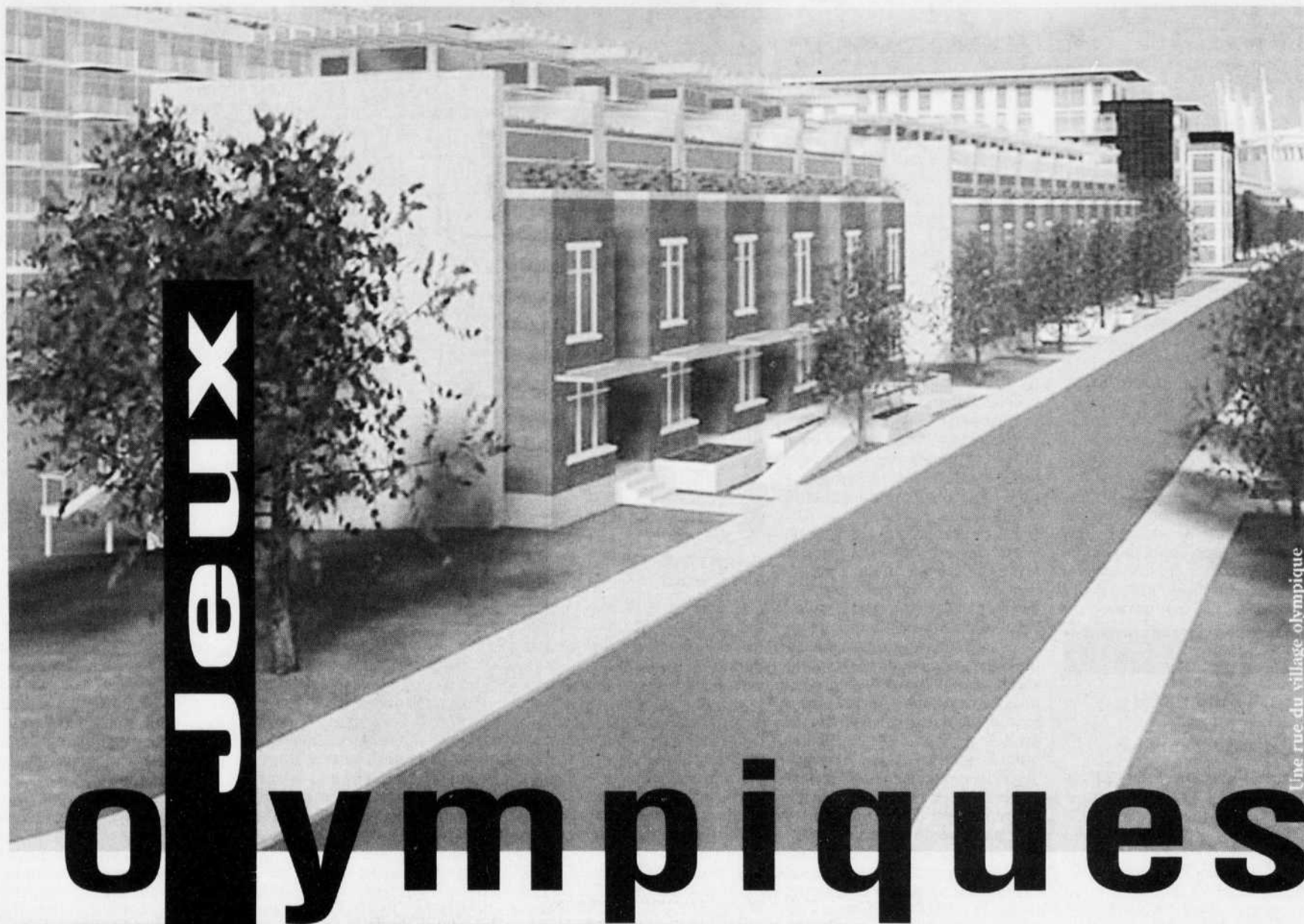
Par contre, pour toute infrastructure de transports durables supplémentaires directement liés aux Jeux, Toronto ne récolterait que deux gares de trains de banlieue de plus pour desservir les deux sites sportifs. Le reste du transport aux olympiades serait assuré par autobus.

Pour desservir le Vieux-Port, l'urbaniste en chef de la Ville de Toronto, Paul Bedford, évoque toutefois une ligne de tramway, mais dont les différentes échéances selon les phases successives restent vagues. Il annonce dans la foulée la sortie d'un rapport à la fin juillet esquisant les grandes lignes de l'aménagement du secteur riverain et du Vieux-Port.

Pour l'heure, le village olympique, perdu au bout du Vieux-Port, ne serait desservi que par des autobus, «jusqu'à ce que la masse critique soit atteinte justifiant un tramway», précise Paul Bedford. La charrue serait-elle mise devant les bœufs dans le Vieux-Port de Toronto par excès de précipitation?

Le Vieux-Port hériterait aussi de la moitié du centre aquatique (l'autre moitié serait déplacée dans un autre quartier torontois) et d'un stade en plein cœur du quartier principal du futur village dans la ville (une partie des gradins serait certes retirée après les Jeux, ramenant la capacité de 100 000 à 20 000 places. Cela resterait tout de même un stade au

# FORMES



Une rue du village olympique

# Jeux olympiques

Toronto retient son souffle, à quelques jours du vote final pour désigner la ville hôte des Jeux olympiques de 2008. La conception du principal site olympique torontois est séduisante. Mais l'aménagement urbain de tout le secteur riverain pourrait bénéficier de quatre ans de plus, soit l'échéance olympique de... 2012.

centre d'un quartier neuf). Sans compter les deux autres stades à proximité, le SkyDome (qui a coûté cher aux contribuables...) et le Centre Air Canada. Au centre-ville de Toronto, le stade Varsity de 17 000 places de l'Université de Toronto devrait être prochainement détruit.

#### Toronto: gagnante des JO de 2012?

Dans le cas d'olympiades torontoises en 2012, les meilleurs terrains du Vieux-Port pourraient être entièrement aménagés comme une ville qui se respecte, avec une grande place publique remplaçant le stade olympique, pour des marchés fermiers ou aux puces et des logements à loyer modéré qui font cruellement défaut à Toronto... Le stade olympique pourrait être construit plus en retrait, vers l'est, en bordure d'un grand bassin fluvial. Le village olympique pourrait être lui aussi décalé vers l'est. Toronto gagnerait alors sur tous les tableaux.

«C'est très difficile de prévoir aussi longtemps à l'avance», répond Paul Bedford au scénario des JO de 2012. *La Ville ne voudra peut-être pas tenter sa chance. New York sera candidate aux Jeux de 2012.* Reconnaisant la manne financière publique des JO, l'urbaniste en chef souligne que les projets iront de l'avant, quoique moins rapidement, quelle que soit l'issue de la décision du Comité international olympique le 13 juillet prochain. «Cela serait de toute évidence une manière d'insuffler de l'argent frais dans la ville. Mais cela ne peut pas remplacer l'urbanisme. Le fait est que, si nous n'organisons pas les JO, nous devons réaménager le secteur riverain de toute manière. Il faut le faire quoi qu'il arrive, car le prix à payer de l'immobilisme sera plus cher encore.»

Alors, le 13 juillet prochain, à Moscou, souhailons à la capitale ontarienne de pouvoir reculer pour mieux sauter et décrocher une médaille d'or urbanistique, en organisant les Jeux

olympiques de 2012. Ou peut-être bien que l'élan instillé par la carotte olympique de 2008 aura tout simplement suffi à faire comprendre qu'il faut investir dans la ville.

Alors qui sait, dans le Vieux-Port de Toronto, d'ici 25 ans et sans olympie, l'équivalent d'un Vieux-Montréal pourrait être aménagé à côté d'un immense espace vert de la taille du mont Royal...

Le site Internet officiel de la candidature torontoise: <[www.to-2008.com](http://www.to-2008.com)>.

#### Toronto 2008: le projet

L'avant-projet du design urbain d'éventuels sites olympiques à Toronto est particulièrement séduisant. Pour les athlètes. Mais peut-être moins pour les Torontois dès 2009.

Le principal site olympique, le Vieux-Port, une presqu'île de 405 hectares, deviendrait à terme un village dans la ville de 25 000 logements. Le site olympique en tant que tel ne couvrirait que près de la moitié de l'espace, 226,5 hectares, mais il occuperait les terrains les plus stratégiques, soit les plus proches du centre-ville de Toronto et donnant sur la baie.

Côté sportif, les JO 2008 disposeraient d'installations très rapprochées (89 % des épreuves se dérouleraient dans un rayon de six kilomètres). Le village olympique des athlètes, isolé des foules par l'ancien bassin à flot du Vieux-Port, serait à quelques minutes à pied du stade olympique, en plus de posséder une plage privée (mais l'eau serait-elle dépolluée d'ici 2008?). Autre atout, 74 % des équipements sportifs existent déjà à Toronto.

Les médias seraient logés dans un autre village (construit au pied de l'autoroute urbaine Gardiner... Il faudra soigner l'isolation phonique!). Le centre international de radiodiffusion serait hébergé dans un complexe d'entrepôts et de studios de cinéma (14,5 hectares), dont la construction a déjà reçu le feu vert à ce jour, indépendamment des JO. L'équipe du bu-

reau de la candidature torontoise a sans aucun doute concoté un projet gagnant.

Financièrement parlant, le budget des JO, de 1,9894 milliard \$US, prévoit un excédent de 52,7 millions \$US. La société organisatrice des JO ne ferait que louer toutes les infrastructures, tant sportives que résidentielles, pour la durée des Jeux. Les logements des deux villages (des médias et des athlètes) seraient vendus avant les Jeux par des promoteurs immobiliers privés et livrés aux propriétaires après les Jeux. Le reste du Vieux-Port serait ouvert au secteur privé.

Hormis le stade et le centre aquatique, les deux villages résidentiels seraient le legs le plus important pour l'urbanisme du Vieux-Port: le village des médias (2000 logements sur 8,8 hectares) et le village olympique des athlètes (372 700 mètres carrés pour 3659 appartements et 451 maisons sur 30 ha, plus une zone marchande de 46 500 mètres carrés.)

Les deux quartiers seraient aménagés selon le même principe, très classique: des maisons individuelles de trois étages en rangée. Aucune contre-allée pour les automobiles ne semble prévue. Espérons que la finition des façades ne soit pas trop uniforme, esthétiquement parlant.

Le village olympique serait perdu à l'extrémité sud du Vieux-Port. Les premiers hivers après 2008 s'annonceraient difficiles pour les propriétaires: la grande place olympique devant le stade (remplacée à terme par des édifices) serait certainement battue par la neige et les vents cinglants venus du lac Ontario, pendant plusieurs années.

L'été, un jardin devrait fleurir sur le toit des maisons du village olympique. Combiné à des jardins de pluie entre les bâtiments, cela permettrait de gérer toutes les eaux de ruissellement sur le site olympique.

